

NICOLAS PERROT

ou

Les Coureurs des Bois sous la Domination Française

PAR G. R.

(Suite)

—Où, mais il vaut bien un homme, c'est un chasseur et un brave. Il peut servir aussi bien comme tête de canot que comme gouvernail. Il m'a dit qu'il serait content de vous suivre : Demuy m'a dit la même chose.

—Et pour rameurs ?

—Oh ! pour rameurs, je ne sais pas. Lapromenade peut vous les nommer mieux que personne.

—On n'a pas besoin d'aller prendre des rameurs parmi les autres, dit Lapromenade, vous en avez, mon bourgeois, parmi vos propres engagés qui en valent bien d'autres : par exemple : Desjardins, Ouellette, Toussaint Lepin et Bémour, tous chasseurs de la même paroisse de Boucherville, à trois lieues plus bas que Montréal, accoutumés aux loups et à la voile quand ils vont à la chasse dans les îles percées.

—Puis-je compter sur leur bonne volonté et leur discrétion ?

—Parfaitement.

Le lendemain Colas partait avec ses vingt-deux hommes, emmenant Merlin et Médor, trois traînes avec les trois canots, les ammunitions et tout ce dont ils pouvaient avoir besoin pour une absence d'une dizaine de jours. Comme ils étaient sur le sentier de la guerre, les plus grandes précautions furent prises, pour ne pas tomber dans quelque embuscade. Les chiens étaient envoyés pour fouiller la forêt de chaque côté de la route ; grand Pierre avait pris les devants. Ils arrivèrent, sans avoir rien vu, jusqu'à la Pointe à la Loutre sur les bords de la grande baie. Le Rat ni aucun des gens de la bourgade n'était encore arrivé au rendez-vous. Un endroit convenable au centre d'un bosquet touffu de sapin, d'où l'on pouvait voir ce qui se passerait sur la baie à une grande distance, fut choisi pour y bâtir cinq cabanes confortables. Colas, désirant visiter sa cache No. 1, qui se trouvait à l'anse aux Canards, à deux lieues plus à l'ouest, partit avec Bibi, Jean et grand Pierre, ses trois hommes de confiance. Ils suivaient, en marchant, le bord de la baie autant que possible. Le temps était doux et la dégel avait commencé. Un vent chaud assez fort soufflait du nord-ouest. La baie était libre de glaces, aussi loin que la vue pouvait porter. Déjà ils arrivaient à l'anse aux Canards ; Jean montrait à Bibi le rocher sous

lequel se trouvait la cache, quand Médor sortit de la forêt la queue basse et le nez en l'air, montrant de l'inquiétude.

—Bibi, dit Jean, Médor a quelque chose, vois donc.

—Nous allons bientôt savoir. Ne disons rien.

En effet Médor s'approcha de son maître, et tira le pan de son capot pour attirer son attention, puis il repartit au pas vers la forêt, le nez à terre, comme s'il sentait une piste. Bibi fit semblant de ne pas faire attention. Le chien s'arrêta de nouveau, regardant en remuant la queue ; voyant qu'il ne s'occupait pas de lui, il revint et posant ses deux pattes de devant sur son maître, il fit entendre un petit gémissement tout bas, comme s'il eût voulu lui parler.

—Qu'as-tu donc, Médor ? lui dit Bibi en lui passant la main sur la tête pour le caresser.

Le chien fit entendre un petit cri joyeux, puis se dirigea de nouveau vers la forêt, retournant la tête à chaque pas pour voir si on le suivait.

Colas et grand Pierre étaient en avant, examinant avec attention tous les signes du rivage à leur gauche, et de la forêt sur la lisière de laquelle ils marchaient, pour ne pas s'exposer à être vus, si quelque ennemi rôdait dans les environs. Tout à coup, Colas s'arrêta et désignant, du doigt, un objet sur la pointe la plus éloignée de l'anse :

—Je crois que c'est un canot, dit-il ; regarde donc grand Pierre.

Après avoir bien examiné, celui-ci répondit :

—Canot agnieronnon.

—Si l'on pouvait faire un prisonnier, je serais content ; il pourrait nous donner des renseignements sur la position des Iroquois dans l'île, dit Colas.

À peine avait-il dit ces paroles, que Jean arrivait les informer de la conduite de Médor. Colas retourna droit vers Bibi qui attendait avant de se mettre à suivre le chien. Grand Pierre s'était enfoncé dans la forêt. Merlin arrivait un instant après ; quelques gouttes de sang, qui s'échappaient de son cou, teignaient la neige.

Colas examina la blessure.

—C'est une blessure faite par une flèche, dit-il, elle n'est pas dangereuse n'ayant, heureusement, traversé que la peau du cou. C'est bon à savoir néanmoins que les sauvages ne portent pas de fusil. Prenons garde, et tâchons de ne pas en laisser échapper un seul, il irait donner l'alarme aux autres. Va, Jean, au canot qui est au bout de la pointe, enlève les avirons, il ne faut pas qu'ils le reprennent. Toi, Bibi, reste avec Merlin pour surveiller nos traînes ; détache le grand canot, mets les loups en place, et prépare tout pour que nous puissions donner la chasse, si les sauvages parvenaient à reprendre leurs canots, avant qu'on pût les en empêcher. Je vais, moi, suivre Médor.

Colas portait à la main son bon fusil "Chau-mond" ; il examina les amorces et quand il se fut assuré que tout était en ordre, il allait se mettre en route, quand un coup de fusil se fit entendre dans la forêt dans la direction de la cache.

—C'est la canardière de grand Pierre ; j'en reconnais le coup, au son. Allons, en route !